

CHAPITRE II

Le processus social psychique.

Si la cohésion d'une population est maintenue par le processus d'évolution physique, la véritable association commence à la naissance de la conscience d'espèce qui devient l'amour de la compagnie.

L'association des hommes peut être ou surtout de présence ou surtout d'activité. Il y a rarement une association de présence qui ne soit aussi en quelque mesure une association d'activité, et il n'y a pas d'association d'activité sans association de présence. Cependant, c'est ou la présence ou l'activité qui forme le trait dominant.

L'association de présence a sa base dans le sentiment. Le désir d'avoir des compagnons est une des forces sociologiques élémentaires. Quoique les principaux phénomènes de la société humaine soient ceux des activités associées, la simple association de présence a joué un rôle étrangement important dans les progrès humains. « Le but ostensible d'une association, comme nous le rappelle M. Leslie Stephen, est souvent la moindre part de la valeur qu'elle a pour nous. Nous l'aimons en réalité, parce qu'elle fournit le moyen de cultiver certaines émotions et de jouir de la société de nos camarades. »

Nous n'avons qu'à réfléchir à l'attachement pour les objets inanimés, qui vient d'une longue association avec eux, pour comprendre le formidable pouvoir de la présence humaine sur notre vie mentale et morale. Aucune expérience n'est plus familière que l'inquiétude causée par

l'absence d'un camarade de sa place habituelle. Nous ne saurions exagérer l'importance de l'association de présence comme élément conservateur dans la vie sociale. C'est souvent le lien de l'union familiale après que le temps romantique est fini et que la lutte pour établir les enfants a cessé : c'est un facteur essentiel dans le cercle plus large des « connaissances et des amitiés ». C'est toujours un lien puissant, quoique inaperçu, dans la vie de clan et de tribu. L'activité commune peut être très faible, mais aux heures et aux jours d'oisiveté, l'association de présence reste debout. De temps immémorial, elle a été un des plus mystérieux éléments du culte public.

C'est cependant l'association d'activité qui est non seulement le fait le plus puissant de l'évolution sociale, mais aussi le seul qui explique ce qui serait sans lui inexplicable dans l'association de présence. C'est parce que celle-ci porte avec elle les souvenirs de l'activité associée, la conscience qu'elle peut renaître à un moment donné, qu'elle est si importante.

Les résultats psychiques de l'association ont un *consensus*. Ils sont fondus dans une unité organique. Cette unité est la personnalité, l'être, qui recueille les impressions des sens, les vagues du sentiment, les images, les habitudes de la volonté qui constituent le phénomène de la vie mentale, les relie en un tout conscient qui, comme faculté unifiante, agit de plus en plus effectivement dans la modification ou le contrat de la volonté ou de la pensée.

« L'unité du moi, pour citer l'admirable résumé de M. Ribot, au sens psychologique, est donc la cohésion, pendant un temps donné, d'un certain nombre d'états lucides de conscience, accompagnés d'autres moins lucides et d'une multitude d'états psychologiques qui, sans être accompagnés de la conscience comme les autres, agissent autant et même plus que les premiers. L'unité, en fait, signifie coordination. »

J'entreprendrai maintenant de montrer que cette « unité du moi » est un produit sociologique aussi bien que biologique. La plupart des psychologues qui ont reconnu la nature composite de la personnalité y sont arrivés par le côté physiologique. La biologie ne peut pas expliquer la genèse d'un organisme sans examiner des faits sociaux, puisque la sélection et la survivance naturelles impliquent des individus coexistants et réagissant les uns sur les autres. Elle peut moins encore expliquer la base organique de l'unité mentale sans s'aider des interprétations sociologiques.

Nous avons déjà vu que chaque phase diverse de la vie mentale est un produit de l'évolution sociale. C'est donc par la société que ces éléments de l'organisation physique associée dans la vie mentale reçoivent l'individualité. Pouvons-nous supposer que leur coordination organique puisse avoir une genèse qui ne soit pas sociologique ?

Par quoi, si ce n'est par le milieu social, sont reliés les éléments de la personnalité ? N'est-ce pas le milieu social qui, agissant sur les innombrables générations, choisit les facteurs qui survivront et ceux qui périront ; quelles forces seront puissantes ou faibles ; quelles combinaisons seront relativement stables, quelles autres seront incapables de synthèse parfaite ?

L'explication sociologique est seule possible. Tant que le problème est celui de l'hérédité, il est évident que les conditions sociales déterminent d'abord quels éléments seront combinés dans les nouveaux individus par l'union des sexes et ensuite, lesquels des nouveaux types survivront. En tant que le problème concerne la modification de l'organisme pendant une seule vie individuelle, il est sûr que les conditions sociales déterminent quels sont les éléments de la personnalité qui seront fortifiés ou affaiblis, quelles suggestions dirigeront sa pensée, modifieront ses sentiments, inspireront sa volonté. Là est peut-être, comme l'a

soutenu M. Guyau, la clef de la vraie philosophie de l'éducation.

L'évolution de la personnalité est un résultat auquel nous ne sommes pas indifférents. Elle est accompagnée de peine ou de plaisir. Il n'y a pas de croissance sans quelque désintégration et cela est pénible. Mais la vie, l'activité spontanée, le développement de la force, tout cela est agréable et l'est d'autant plus que la vie est plus intense. Pour comprendre la nature de cette satisfaction, il faut se rappeler que le plaisir a une double racine. Nous le trouvons dans l'activité spontanée, nous sommes les sujets de sensations agréables lorsque nous sommes soumis à une action, en certains degrés.

Quelques-uns des problèmes les plus troublants de l'éthique et de la psychologie seraient simplifiés si on les posait suivant cette vérité familière. Les intuitionnistes nous disent que la recherche du plaisir est un mal, la source de toute faute. Le plaisir, disent-ils, n'est ni le témoin, ni la mesure, ni la preuve du droit. Choisir ce qui plait, peut être violer tout devoir ; choisir le chemin du devoir peut signifier aller chercher la souffrance. D'un autre côté les utilitaristes, admettant que le devoir et le plaisir ne coïncident pas toujours, affirment qu'ils coïncident d'habitude. La souffrance est un mal en soi ; le plaisir, un bien en soi. La souffrance, comme incidence du devoir, ne se justifie que par la présomption que le chemin du devoir mène à un plaisir plus large et plus complet. Ce qui a la douleur pour fin normale ne saurait être le devoir. La simple proposition est une contradiction de termes.

Mais ce que nous appelons la « recherche des plaisirs » dans le langage quotidien n'est pas une recherche, mais une jouissance absolument dégagée de l'idée des conséquences. Les plaisirs de l'appétit, de la passion, de la rivalité, le prouvent.

Ce que nous appelons « utilité » est d'ordinaire le plai-

sir de subir l'action d'une personne ou d'une chose, en conséquence d'un acte accompli par nous. Les plaisirs de la richesse et de la réputation sont le type de ces utilités.

Ces distinctions sont fondamentales. Tout l'effort utilitaire, je le répète, naît des plaisirs et des peines associées aux réactions de nos activités et non pas de nos activités même. Quelque chose de mieux que l'effort utilitaire dérive du plaisir immédiat de l'activité spontanée.

Car les plaisirs que condamne la conscience morale ne sont pas les seuls de cette classe, en dépit des intuitionnistes. Ceux-ci ont décidé simplement de donner un autre nom aux plaisirs qu'ils approuvent. Les plaisirs d'activité sont plus intenses, plus profonds, mais, par mieux, les derniers sont les plaisirs des sens.

Est-ce à dire qu'il suffit pour se guider dans la vie de faire ce qui est immédiatement agréable? Pour quelques individus, peut-être, mais non pour la race. Livrée à elle-même, l'intuition devient le fanatisme; l'activité devient l'ivresse dont la réaction est meurtrière. La vraie sobriété de jugement ne se maintient que par la coutume de calculer intimement l'utilité. C'est le rôle de l'éthique utilitaire de déterminer les rapports entre la conduite et ses réactions et d'éclaircir les voies du devoir qu'elle indique. A la sociologie appartient de montrer que le vrai bonheur est commutatif et que, dans l'évolution organique de la personnalité et du milieu social, l'augmentation du bonheur est assurée.

Les plus simples coordinations de l'activité sociale sont automatiques. Chaque individu agit sans égard conscient aux actes des autres, conduit seulement par des conditions externes, la plupart physiques.

Dans un type supérieur d'action associée, chaque individu agit avec égard conscient aux actes pareils des autres. C'est le début d'une coordination par l'auto-conscience sociale.

La coordination de l'action consciemment associée, comme celle de l'action non concertée, s'ensuit par une loi psychologique. Une coordination plus définie dérive des supériorités intellectuelles, dans le plan et l'exécution. Par suite des relations de père à fils, chaque individu a, à la fois, l'instinct de commander et celui d'obéir. Aussi parmi des individus inégaux il y a une coordination par le commandement, d'où vient la possibilité de l'esclavage forcé ou de l'allégeance volontaire.

L'idée que l'autorité sur les hommes est établie par la force brutale des chefs, est, en somme, erronée.

La vraie source du pouvoir d'un chef se trouve toujours dans l'obéissance volontaire des sujets. L'instinct naturel des hommes conscients de la nécessité du commandement est d'obéir et de rendre hommage. Il n'y a pas une tribu de sauvages qui ne couvre son chef de présents, ne bâtisse volontairement sa hutte, ne se soumette aux privations pour qu'il soit à son aise. Dans les États civilisés, la base de la démocratie, politique ou industrielle, est la foi aveugle qu'a le plus grand nombre dans la minorité entreprenante qui le dirige. Adam Smith l'a dit : « Sur ce goût de l'humanité, de servir les passions des riches et des puissants, se fondent la distinction des rangs et l'ordre de la société. Notre obséquiosité envers nos supérieurs vient plus souvent de notre admiration pour la grandeur de leur situation que d'une espérance quelconque de bénéficier de leurs faveurs. » « Que les rois sont les serviteurs du peuple, pour être obéis, contrariés, déposés et punis, selon que le demande l'intérêt public, c'est une doctrine de philosophie; ce n'est pas celle de la nature. »

Le commandement prend deux formes. Une est la capacité exécutive. C'est le pouvoir immédiat, comme chez le chef militaire ou le patron d'atelier. L'autre est une vue supérieure sur des choses mystérieuses pour le vulgaire; elle crée l'ascendant sur la croyance et les sentiments qu'ont le médecin, le prêtre, le prophète, le savant, le

philosophe, le professeur. L'union de ces deux sortes d'autorité caractérise le plus haut type de l'homme d'État.

La coordination est étroitement liée à d'autres phases d'association qui peuvent être décrites comme des degrés d'intimité et de précision. L'intimité peut être ou physique ou mentale, ou les deux. Tant que l'agglomération physique vient des conditions économiques sur lesquelles les individus n'ont que peu d'action, elle n'est pas un sujet d'étude comme association voulue. Elle le devient, si elle provient du choix et a une sérieuse importance. Beaucoup des projets communistes, depuis Fourier, ont placé une intimité (1) dans l'association quotidienne assez répugnante pour empêcher l'adoption générale d'arrangements économiquement avantageux. Les diverses nationalités, cependant, regardent ces arrangements avec des yeux différents. Le Français les aime souvent (2), l'Anglais et l'Américain ne les acceptent que contraints et s'y habituent lentement. Les premières distributions de la population agricole en Amérique montrèrent la même répulsion à vivre trop près de ses voisins.

Dans des communautés plus vieilles, cependant, où l'agglomération vient d'exigences économiques, le goût de l'intimité avec ses semblables peut devenir pathologique par une diminution de la vigueur physique et morale. Il est extrêmement difficile, par exemple, d'amener la population entassée dans les faubourgs à se disperser dans les campagnes, même en lui assurant des avantages.

Lorsque l'agglomération physique des salariés dans les villes industrielles a été effectuée par des causes économiques, un facteur sociologique secondaire entre dans les sentiments des classes aisées et augmente leur répulsion pour le voisinage trop restreint. C'est devenu une distinc-

(1) Proximité serait mieux (C. L.).

(2) Nous croyons tout le contraire (C. L.).

tion. Il arrive que précisément quand le terrain devient plus cher et le besoin de place pour la multitude plus pressant, le riche attache un grand prix à posséder une maison entière à la ville et à entourer sa maison de campagne de champs étendus.

Les tendances à la cohésion et à la dispersion étant persistantes, le système social montre simultanément des phénomènes de combinaison et de compétition, de communisme et d'individualisme. Aucun ordre de phénomènes n'exclut les autres, mais à tout temps donné, un ordre ou l'autre peut être ascendant et il peut y avoir une alternance rythmique entre la combinaison et la compétition, le communisme et l'individualisme.

L'individu ne précède donc pas la société et ne lui est pas postérieur. La compétition n'a pas précédé, ni suivi la communauté. Dès l'origine, compétition et communauté, société et individu ont été coordonnés. La société et l'individu ont toujours agi et réagi l'un sur l'autre, la compétition et la communauté se sont toujours limitées l'une l'autre.

La modification réciproque des unités sociales, celle de la société par ces unités, des unités par la société sont toujours des phénomènes organiques; ce sont des procédés d'assimilation psychologique et d'évolution biologique. L'évolution sociale est donc l'ajustement réciproque des relations internes et externes.